CATHERINE
KERBRAT-ORECCHIONI

LES INTERACTIONS VERBALES

TOME III

LINGUISTIQUE

ARMAND COLIN

FGT3/01 B58

LES INTERACTIONS VERBALES

Dans la collection « Linguistique » dirigée par Jean-Claude Chevalier et Simone Delesalle :

Anne Abeillé, *Les nouvelles syntaxes*;
Andrée Borillo, Françoise Soublin et Joëlle Tamine, *Exercices de syntaxe transformationnelle du français;*
Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'implicite;*
Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation;*
Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions verbales* (tome 1);
Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions verbales* (tome 2);
Christian Nique, *Initiation méthodique à la grammaire générative;*
Christian Nique, *Grammaire générative : hypothèses et argumentations;*
Alain Rey, *Le lexique : images et modèles;*
Annie Delaveau et Françoise Kerleroux, *Problèmes et exercices de syntaxe française;*
Simone Delesalle et Jean-Claude Chevalier, *La linguistique, la grammaire et l'école;*
Hélène Huot, *Enseignement du français et linguistique;*
Hélène Huot *et al.*, *La grammaire française entre comparatisme et structuralisme. 1870-1960;*
Wolfgang Klein, *L'acquisition de langue étrangère;*
Françoise Gadet, *Le français ordinaire;*
Marie-Noëlle Gary-Prieur, *De la grammaire à la linguistique;*
Francis Tollis, *La parole et le sens.*

Chez le même éditeur :

André Martinet, *Syntaxe générale;*
André Martinet, *Éléments de linguistique générale;*
André Martinet, *Fonction et dynamique des langues;*
Francis Vanoye, *Expression-Communication;*
Francis Vanoye, Jean Mouchon et Jean-Pierre Sarrazac, *Pratiques de l'oral : écoutes, communications sociales, jeu théâtral.*

CATHERINE
KERBRAT-ORECCHIONI

LES INTERACTIONS VERBALES

TOME III

ARMAND COLIN

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés réservés pour tous pays.

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective, et d'autre part, les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées (loi du 11 mars 1957 art. 40 et 41 du Code Pénal art. 425).

Des photocopies payantes peuvent être réalisées avec l'accord de l'éditeur. S'adresser au : Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris. Tél. : 43.26.95.35.

© Armand Colin Éditeur, Paris, 1994
ISBN 2-200-21471-5

Armand Colin Éditeur – 103, Bd Saint-Michel – 75240 Paris cedex 05

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

Première partie

Variations culturelles et universaux dans les systèmes conversationnels

Introduction

1. L'analyse conversationnelle a pour objectif de dégager les règles et principes qui sous-tendent le fonctionnement des conversations, et plus généralement, des différents types d'échanges communicatifs qui s'observent dans la vie quotidienne.

Or il apparaît que ***ces règles ne sont pas universelles*** : elles varient sensiblement d'une société à l'autre, ainsi du reste qu'à l'intérieur d'une même société, selon l'âge, le sexe, l'origine sociale ou géographique des locuteurs (et bien sûr, leur personnalité propre). Il revient donc aux spécialistes de cette analyse d'élaborer une *théorie contrastive des conversations*[1], en distinguant avec Gumperz et Hymes la contrastivité «externe» (variations observables entre différentes cultures), et la contrastivité «interne» (variations entre différentes «sous-cultures» se côtoyant au sein d'une même société).

C'est uniquement de *contrastivité externe* qu'il sera ici question, car les données disponibles sont dans ce domaine particulièrement abondantes, qu'on les doive à tous ces voyageurs-écrivains des XVIIIe et XIXe siècles, et aux savoureux «récits exotiques» qu'ils nous ont laissés[2] ; ou bien aux descriptions plus scientifiques des ethnologues de notre siècle, lorsqu'ils se préoccupent — ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas — du fonctionnement de la communication dans la société qu'ils étudient (voir par exemple les travaux de F. Boas, E. Sapir, B. Malinowski, M. Mead, M. Mauss, et plus récemment D. Zahan et G. Calame-Griaule). Mais c'est essentiellement à l'*ethnographie des communications* (fondée dans la deuxième moitié des années 60 par Hymes et Gumperz) que l'on doit d'avoir attiré l'attention sur l'ampleur des variations qui affectent la façon dont les différentes sociétés humaines conçoivent et organisent

1. Ou bien encore : une «grammaire polylectale» des conversations — voir sur ce type de modèle (appliqué à des unités linguistiques et non discursives) Berrendonner & al. (1983).

2. Sur cette tradition inaugurée par Chateaubriand, voir Todorov (1989 : chap. 4).

les échanges communicatifs, et d'avoir mis au centre de ses préoccupations la description systématique de ces variations [1].

> Dès sa fondation en effet, l'ethnographie des communications se donne pour objectif de procéder à l'étude comparative des pratiques communicatives attestées dans toutes sortes de sociétés, et élabore à cette fin une grille d'analyse : c'est le «Guide pour l'étude ethnographique des emplois du langage», conçu par Hymes et élaboré par Sherzer et Darnell (voir Bachmann & al. 1981 : 78 sqq.) — cf. aussi dans le même ordre d'idées l'Atlas Ethnographique de Murdock (1967).

Ces dernières années, les recherches de ce type ont connu un véritable «boom» [2] — qu'elles adoptent une perspective théorique, ou applicative ; et qu'elles se présentent sous le label «Contrastive Conversation Analysis» (Maynard 1989), «Contrastive Pragmatics» (Olesky 1989), «Cross-Cultural Pragmatics» (Blum-Kulka & al. 1989, Wierzbicka 1991a), ou «Intercultural Communication Theory» (Gudykunst 1983). Les publications consacrées à cette problématique — ouvrages, revues, collections [3] — sont aujourd'hui innombrables : nous allons tenter de donner un aperçu de la richesse de ce nouveau domaine d'investigation.

2. *La variation culturelle.*

> «Une histoire complète de la conversation chez tous les peuples et à tous les âges serait un document de science sociale du plus haut intérêt ; et il n'est pas douteux que si, malgré les difficultés d'un tel sujet, la collaboration de nombreux chercheurs venait à bout de les surmonter, il se dégagerait du rapprochement des faits recueillis à cet égard dans les races les plus distinctes, un nombre considérable d'idées générales propres à faire de la conversation comparée une véritable science».

Conformément à ce programme, préconisé en 1901 déjà par le sociologue Gabriel Tarde [4] — et sans prétendre pour autant que «les difficultés d'un tel sujet» aient été surmontées —, on mentionnera dans un premier temps quelques «faits recueillis dans les races les plus distinctes» (chapitre 1), pour oser ensuite

---

1. Parmi les principales publications de cette équipe de chercheurs, signalons Gumperz & Hymes (éds) (1972), et Bauman & Sherzer (éds) (1974).

2. Blommaert (1991 : 13) : «The booming field of intercultural communication studies presents some challenges to linguistics».

3. Voir par exemple *Multilingua*, et l'*International Journal of Intercultural Relations* ; ainsi que les publications de la SCA (Speech Communication Association), section intitulée «International and Intercultural Association».

4. «La conversation», in *Sociétés* 14, mai-juin 1987 : 3 (texte extrait de *L'opinion et la foule*, Paris : Alcan 1901, rééd. PUF 1989).

(chapitre 2) quelques «idées générales» qui peut-être auraient leur place dans cette «conversation comparée» [1] que Tarde appelle de ses vœux.

Mais auparavant, quelques remarques préliminaires :

(1) Les objets qu'il s'agit pour nous de comparer sont des *comportements communicatifs*, et les règles qui les sous-tendent. Il n'est donc pas question de rendre compte ici de tous les travaux portant sur l'interculturel, car nombre d'entre eux relèvent d'autres champs disciplinaires, comme la psychologie sociale (ou la psychosociologie, voire l'«ethnopsychologie») [2].

(2) Donc, il s'agit de comparer les comportements communicatifs de X, et de Y. Mais à quoi correspondent X et Y ? A des «sociétés», à des «cultures» ? Le découpage des aires géographiques prises comme termes de la comparaison est une opération fort délicate : on y reviendra en fin de parcours. Disons pour le moment que x et y sont des «communautés discursives» (*speech communities* [3]), c'est-à-dire des ensembles de locuteurs qui possèdent en commun :
– une langue au moins (car ils peuvent être plurilingues, et l'être diversement)
– mais en outre, un même stock de «ressources communicatives» : doivent être en grande partie similaires non seulement leur «compétence linguistique», mais aussi ce qu'il est devenu commun d'appeler avec Hymes leur «compétence communicative», laquelle inclut en sus la maîtrise du matériel paraverbal et non verbal, celle des règles d'appropriation contextuelle des énoncés produits, ainsi que celle de l'ensemble des règles conversationnelles que nous allons sous peu passer en revue — compétence donc où les savoirs linguistiques et socio-culturels se trouvent inextricablement mêlés.

(3) Quels que soient les problèmes que pose le découpage de telles «communautés», il faut en tout cas admettre, pour que l'approche que nous présentons ici ait un sens, l'existence en leur sein de *tendances générales communes*, qui transcendent les variations internes à ladite communauté ; accepter par exemple des affirmations telles que :
«on parle plus vite en S1 qu'en S2» (même s'il existe à l'intérieur des deux sociétés en question d'énormes variations quant au débit des locuteurs), ou bien :
«on se comporte de façon plus modeste en S1 qu'en S2» (même si là encore les variations sociales et individuelles sont considérables).

---

1. Notons que par un glissement métonymique d'ailleurs bien attesté en français (cf. «grammaire», «histoire», etc.), Tarde désigne cette nouvelle *discipline* du nom de son *objet*.

2. Sur ces approches à forte composante «psy», voir par exemple Ladmiral & Lipiansky (1989), ou Camilleri & Cohen-Emerique (1989).

3. Voir sur cette notion éminemment problématique : Erickson & Shultz (1982 : 100-101), Saville-Troike (1989 : 16 sqq.), et Fasold (1990 : chap. 2).

Admettre en même temps le principe suivant, qui pourrait figurer en exergue de toute réflexion sur l'interculturel, et qu'il faut constamment garder en mémoire (car on ne peut évidemment le rappeler à chaque instant) : *tout est relatif*, i.e. : une société S1, qui possède telle caractéristique par rapport à S2, peut fort bien se voir attribuer la caractéristique inverse, dès lors qu'on la compare à S3 — en d'autres termes : l'assertion «S1 est p» doit toujours être interprétée comme signifiant en réalité «S1 est p *par rapport à S2*», «S1 est *plus p que* S2» (ce S2 élidé correspondant bien sûr, dans le discours ordinaire, à la société d'appartenance du locuteur, qu'il prend implicitement, et le plus souvent inconsciemment, comme référence…).

(4) Comment appréhender ces «tendances générales communes» qui caractérisent contrastivement le comportement communicatif de telle ou telle société, envisagée comme une «communauté discursive» ?

1. La technique de base consiste tout simplement à *décrire*, à partir d'observations empiriques systématiques et contrôlées, *certains fonctionnements propres à S1, et à les comparer aux fonctionnements équivalents qui s'observent en S2*.

N.B. – L'étude comparative peut porter sur tel aspect particulier (p. ex. : l'expression de la requête), ou sur l'ensemble des comportements communicatifs des communautés considérées.
– Elle peut se focaliser surtout sur S1, ou accorder une égale importance à S1 et S2 — voire S3, Sn… (dans le premier cas de figure, la comparaison reste en grande partie implicite).
– Elle peut enfin s'effectuer à partir de données «authentiques» («naturally occurring»), ou recourir à divers procédés d'«élicitation» des données (questionnaires, interviews, jeux de rôles). Chacune de ces méthodes présentant des avantages et des inconvénients, l'idéal est de les combiner, en privilégiant toutefois autant que faire se peut les données «naturelles» [1].

On dispose à l'heure actuelle d'un stock d'observations d'une grande richesse, mais aussi d'une excessive hétérogénéité. Observations qui peuvent être complétées par deux autres types d'approches :

2. On peut tirer de l'*étude du vocabulaire, et des expressions en usage dans la société envisagée*, certains enseignements sur les représentations en vigueur dans cette communauté, en ce qui concerne en particulier le rôle de la parole et le fonctionnement de la communication.

C'est par exemple à partir d'une analyse lexicale extrêmement minutieuse des expressions ayant trait à la parole que Calame-Griaule (1965) examine la conception que se font les

1. La littérature sur la question abonde en réflexions critiques sur la nature des «data» — voir p. ex. Clyne (1985 : 21-2), Maynard (1989 : 200 sqq.), Saville-Troike (1989 : chap. 4), ou Holmes (1990 : 164-6).

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

Dogons de cette activité — technique qui relève de l'ethnosémantique, et à laquelle recourent également à l'occasion Hymes et ses collaborateurs.

On peut aussi s'attacher à certains «mots-clefs» (*privacy* de l'anglais, *amae* du japonais [Doi 1982] [1], *yuan* du chinois [Chang & Holt 1991]), dans lesquels viennent se condenser certains aspects spécifiques de l'idéologie collective en matière de communication, et qui se reconnaissent aux difficultés qu'on a à les traduire ; ou bien encore, à certaines expressions et formules qui ont pour fonction d'expliciter et d'enseigner les normes communicatives en vigueur (chez nous : «On ne parle pas à n'importe qui», «On regarde les gens quand ils vous parlent», «On dit bonjour quand on est bien élevé», etc.) ; ainsi qu'à ces proverbes/dictons/aphorismes dont Vincent déclare, en introduction à un recueil de «Mille et un proverbes Beti» (1985 : 14) :

«En Afrique noire encore plus qu'en Europe les proverbes constituent un genre complet : ils résument l'expérience d'un peuple».

Ainsi se trouvent cristallisées dans certaines expressions de la langue des bribes d'un discours «sauvage» et collectif, concernant en particulier le bon fonctionnement de la communication : nous en mentionnerons au passage quelques exemples, tout en gardant une attitude de défiance vis-à-vis de la «preuve lexicale» (parfois fort peu probante [2]), et de l'«argument du proverbe» (car on sait combien les proverbes d'une même langue aiment à se contredire).

3. Dernier type d'approche (complémentaire du premier) : il s'agit d'observer ce qui se passe lorsque se trouvent en présence deux individus n'ayant pas intériorisé les mêmes normes communicatives (problème de la *communication interculturelle*, ou «interethnique») : ce décalage va généralement entraîner certains dysfonctionnements («*miscommunication*»), susceptibles de jouer le rôle de *révélateurs* des normes respectives des partenaires en présence.

N.B. L'observation de ce qui se passe en «situation de contact» (ou communication «exolingue») constitue un domaine de recherche passionnant, et déjà bien exploré (en particulier par diverses équipes françaises, suisses, ou allemandes [3]), mais il s'agit surtout

---

1. Voir aussi l'étude que propose Wierzbicka (1991b) de six mots-clefs du japonais, dans un article intitulé éloquemment : «Japanese key words and core cultural values».

2. Exemples :

– Pour illustrer l'anti-individualisme qui règne en Corée, Underwood (1977 : 7) allègue la connotation négative du mot «individu» en coréen (*kaein*) — mais le terme n'est guère mieux connoté en français...

– Pour montrer que la maxime de qualité n'est pas universelle, Wierzbicka (1991a : 103) signale que certaines langues possèdent un mot signifiant «mensonger», mais aucun équivalent de «vrai». Or on peut remarquer que la langue française n'a pas donné d'antonyme au substantif «menteur». C'est que l'absence dans le lexique d'un mot concevable peut s'expliquer diversement : parce que le concept correspondant est «impensable» pour la communauté parlante, ou à l'inverse, parce qu'il reflète un état de choses trop banal pour mériter un signifiant propre (en l'occurrence, ce n'est pas que la langue française considère comme trop exceptionnelle une-personne-disant-systématiquement-la-vérité, c'est que cet état de choses, pour elle, va de soi).

3. Voir *Les interactions verbales t. I :* 121 sqq.

pour ces chercheurs de voir comment est gérée, dans l'interaction, la dissymétrie des compétences, et quelles stratégies sont mises en œuvre par le locuteur natif (LN) comme par le locuteur non natif (LNN) pour résoudre les problèmes particuliers que posent de telles situations communicatives. Dans notre perspective, il s'agit surtout, on l'a dit, d'utiliser ces situations comme des révélateurs des normes propres à chacun des participants ; or la chose n'est pas toujours aisée du fait qu'en situation de contact, le LNN adapte dans une mesure et avec un bonheur variables son comportement à celui du LN. Tel ou tel «raté» dans son attitude communicative pourra donc parfois nous fournir effectivement des informations sur son système propre (le raté s'explique comme un «calque»), mais il pourra aussi dans d'autres circonstances s'interpréter tout autrement :
par une maîtrise insuffisante des moyens linguistiques qui permettraient au LNN de réaliser son intention communicative,
comme un phénomène d'hypercorrection (le LNN en «rajoute» par rapport aux usages du LN) [1],
ou comme le symptôme d'un sentiment d'insécurité, qui va par exemple le rendre plus poli et déférent que nature [2].

Nous reviendrons en conclusion (fin du chap. 3) sur cette question de la communication interculturelle.

(5) Pour en finir avec ces préliminaires, signalons ce paradoxe (qui souligne en même temps l'importance et l'urgence de cette approche contrastive) :
– d'une part il apparaît que :
«Parmi les événements les plus significatifs qui ont marqué les dernières décennies de ce XXe siècle, on peut certainement compter la véritable "explosion" des contacts entre peuples et cultures» (Camilleri & Cohen-Emerique 1989 : 13) ;
– mais d'autre part, nous sommes encore en la matière victimes d'une *illusion universaliste* — qui n'est en fait rien d'autre qu'un ethnocentrisme candide mais parfois ravageur : les hommes sont tous pareils, puisqu'ils sont tous comme nous [3] —, c'est-à-dire de la croyance selon laquelle finalement, quelques comportements rituels un peu bizarres mis à part [4], on communique partout de la même manière.

---

1. Tel cet étudiant japonais qui, croyant bien faire, n'hésite pas à saluer son professeur d'un «Hey baby !» (Cameron 1982 : 62).

2. Voir par exemple sur la prolifération des excuses dans le parler des LNN : Olshtain (1983 : 248), et Cohen & al. (1986 : 68).

3. «L'ethnocentrisme (...) consiste à ériger, de manière indue, les valeurs propres à la société à laquelle j'appartiens en valeurs universelles. L'ethnocentriste est pour ainsi dire la caricature de l'universaliste», cependant que «l'universaliste est, trop souvent, un ethnocentriste qui s'ignore» (Todorov 1989 : 19 et 27).

4. En Arabie saoudite par exemple, «on ne doit pas manger avec la main gauche», «on ne doit pas montrer ses semelles», etc., ainsi que l'enseigne un manuel de bonne conduite distribué durant la guerre du Golfe aux GI's américains...

Deux exemples de cette illusion, que nous empruntons à la même littérature : celle des «manuels de vente», fort nombreux aujourd'hui sur le marché, et fort ressemblants dans leurs recommandations :

. «Un enfant est toujours gêné de devoir répéter un mensonge lorsque ses parents lui demandent de le faire en le regardant "dans les yeux".
Vous, vous ne mentez pas à vos clients. Alors, regardez-les.
Regardez-les lorsque vous leur parlez.
Regardez-les lorsqu'ils vous parlent.
Regardez-les ! Un regard franc et direct renforcera vos paroles. Il donnera confiance à vos clients» (G. Rozès, *Tout ce que vous devez savoir pour vendre plus*, Paris : Chotard, 1983 : 27)

— mais tout dépend de l'origine culturelle dudit client, qui pourra tout au contraire se sentir agressé par un regard aussi insistant !

. «Pour négocier dans de bonnes conditions, naturellement, entre le client et le représentant doit s'établir une relation d'égalité : bannissez "je m'excuse de vous déranger", ne soyez pas gêné, vous parlez d'égal à égal avec votre interlocuteur» (R. Moulinier, *L'entretien de vente*, Paris : Les éditions d'organisation, 1984 : 20)

— mais un tel comportement «d'égal à égal» sera des plus mal venu auprès d'un client japonais, accoutumé à ce que le vendeur fasse preuve de cette «humilité ostentatoire» qui seule peut permettre à son discours d'être accueilli favorablement par l'interlocuteur,
le plus étonnant dans cette histoire étant qu'à aucun moment il ne vient à l'idée des rédacteurs de ces manuels de nous prévenir que leurs recommandations valent pour la France, mais qu'ailleurs elles seraient peut-être à réviser…

Nous allons donc essayer de montrer que la variation ne concerne pas seulement quelques comportements superficiels aisément modifiables, mais qu'elle affecte aussi nos attitudes les plus inconscientes, et nos systèmes de valeurs les plus profondément enfouis, donc les plus difficiles à éradiquer.

Chapitre 1

La variation culturelle : quelques données

La variation est partout : loin de se restreindre, comme on le croit encore trop communément, à quelques comportements plus ou moins étranges et pittoresques (pour des yeux étrangers), elle peut venir affecter tous les aspects, et se localiser à tous les niveaux, du fonctionnement des interactions.

1. Le matériel sémiotique.

Les énoncés qui s'échangent dans les conversations sont faits de mots, d'intonations, de mimiques et de gestes dotés de certaines significations conventionnelles : rappelons d'abord que le matériel sémiotique dont disposent les sujets parlants n'est évidemment pas le même partout — qu'il s'agisse des ingrédients verbaux, paraverbaux, ou non verbaux.

1.1. Les différences de ***systèmes linguistiques*** (répertoires lexicaux, procédés morphosyntaxiques mis à la disposition des locuteurs) ont sans doute des incidences sur les comportements conversationnels de ces mêmes locuteurs. Mais elles sont loin d'en être seules responsables, un certain nombre d'études montrant ainsi combien peuvent diverger les attitudes de sujets également anglophones, mais appartenant à des «communautés discursives» différentes — et combien peuvent être profonds les malentendus qui s'ensuivent.

Voir par exemple Renwick (1983) sur l'«éthos» comparé des Australiens et des Américains ; Herbert (1989) sur les différences de fonctionnement du compliment chez les anglophones d'Afrique du Sud, et des Etats-Unis ; et pour une perspective plus générale sur les variations culturelles au sein de l'anglophonie (on aimerait qu'un travail similaire soit fait pour la francophonie...) : Garcia & Otheguy (éds) (1989), l'objectif de ce volume étant d'étudier «cross-cultural interactions between people who have come to have access to the same

English language system, but whose culture and conceptual system have not yet reached high levels of convergence» (Préface : vii).

1.2. Varient également d'une société à l'autre les règles régissant les comportements ***paraverbaux*** (ou «paralinguistiques») [1].

(1) Le *débit.*

La vitesse d'élocution varie considérablement d'une société à l'autre. Elle varie aussi du reste d'un individu à l'autre, et d'un sexe à l'autre [2]. Mais conformément à notre présupposé initial, nous admettrons l'existence en la matière de tendances moyennes : on peut par exemple affirmer sans trop d'imprudence qu'en moyenne, les Italiens parlent plus vite que les Français, lesquels parlent plus vite que les Suisses.

Il a été ainsi montré que le débit est plus lent :
chez les Japonais que chez les Occidentaux (Loveday 1986 : 106),
chez les Indiens de la réserve des Warm Springs que chez les Blancs américains (Philips 1976 : 88),
et chez les Zoulous anglophones que chez les Sud-Africains blancs parlant la même langue (Chick 1985 : 309),
ces données factuelles reposant elles-mêmes sur des *systèmes de valeurs* différents, la lenteur étant prisée par les uns (comme marque de sagesse et de pondération), et dépréciée par les autres (comme signe d'hésitation et de lourdeur intellectuelle).

(2) L'*intensité* vocale.

– Intensité moyenne : on parle plus ou moins fort selon les sociétés (par exemple : moins fort en France qu'au Maghreb [3]), ce qui peut engendrer certains désagréments lorsque se trouvent en contact des groupes qui n'ont pas intériorisé les mêmes normes en la matière.

– Variations d'intensité : elles sont plus ou moins prononcées selon les langues

— cf. cette remarque d'Elena Safonova, actrice russe jouant en français dans *L'accompagnatrice* de Claude Miller, sur les difficultés qu'elle a rencontrées en chemin :

---

1. Signalons en outre qu'une même unité de contenu (comme le degré d'intensité), qui est exprimée linguistiquement en S1, peut en S2 être prise en charge par la prosodie, ou même la mimique (Laver & Hutcheson 1972 : 14 ; Scollon & Scollon 1981 : 29).

2. Une étude de Maury-Rouan (1991) portant sur une conversation tenue en français entre six étudiants (trois filles et trois garçons) constate ainsi que dans le corpus envisagé, les filles parlent en moyenne deux à trois fois plus vite que les garçons.

3. Ou qu'en Corée, si l'on en croit cette notation d'un professeur coréen rentrant d'un voyage en France :
«Les Français, en général, enfants ou adultes, parlent à voix basse et ne font pas de bruit en mangeant. Une mère, dans le train, craignait que ses filles n'aient parlé haut ou qu'elles n'aient gêné les voisins. Le doigt sur la bouche, elle leur a dit très souvent "chut" et leur a conseillé de s'éloigner de leurs voisins» (*Mot à mot*, Séoul 1987 : 71-2).

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com